

..... N° 34 | JUIN 2020

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



Jacques De Decker
(1945-2020)

SOMMAIRE

PRÉSIDENTE

ANNE-MICHÈLE HAMESSE

VICE-PRÉSIDENTS

MICHEL JOIRET
MARTINE ROUHART

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

PIERRE MORLET

TRÉSORIER

CARINO BUCCIARELLI

CONSERVATEUR DU MUSÉE

CAMILLE LEMONNIER
JEAN-LOUP SEBAN

DIRECTEUR DE L'ESPACE SIMENON

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

ADMINISTRATEURS

COLETTE FRÈRE
SYLVIE GODEFROID
PHILIPPE LEUCKX
DANIEL SALVATORE SCHIFFER
ÉVELYNE WILWERTH

In Memoriam: Jacques De Decker

Je connais Jacques depuis toujours
par **Anne-Michèle Hamesse** **3**

Le dernier poème
de Jacques De Decker **5**

Jacques De Decker, maître du savoir littéraire
et du commentaire orienté
par **Michel Joiret** **6**

Dissidente, insoumise, vassalisée ou
subversive... La littérature « belge », dénotée
du bout des lèvres...
par **Michel Joiret** **10**

Lectures **24**

Activités de nos membres **40**

Prix littéraires de l'AEB 2020 **42**

Éditeur responsable: Anne-Michèle Hamesse

Comité de rédaction: Carino Bucciarelli, Anne-Michèle Hamesse, Michel Joiret.

Mise en page : Frédéric Vinclair

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

In Memoriam

Jacques De Decker *(1945-2020)*

Je connais Jacques De Decker depuis toujours.

Dans notre jeunesse, nous avons fréquenté les mêmes bals, les mêmes soirées.

Après on se croisait souvent au détour d'un salon littéraire, d'une foire du livre, ce personnage incontournable de nos lettres belges était célèbre, connu et aimé de tous.

Erudit, humaniste, toujours proche et bienveillant, prompt à mettre les autres en lumière, et toujours avec une étincelle joyeuse dans le regard.

Il m'impressionnait, comme beaucoup d'entre nous, par son savoir, son éloquence, sa vision juste.

Sa passion du théâtre, de la littérature, son immense culture me fascinaient également.

Et récemment tu m'as invitée, Cher Jacques, aux Riches Claires, pour un entretien, tu avais aimé mes derniers livres, et j'en étais bien fière, nous avons vécu une rencontre magnifique, tu étais comme toujours d'une érudition souriante et subtile, notre conversation fut agréable, à la fois profonde et légère, nous avons évoqué Françoise Sagan, qui était ta marraine, Simenon, Giacometti, les romancières anglaises, l'amour de la peinture et le théâtre avant tout, l'amour des chiens surtout aussi, la tristesse de les voir disparaître, tout

IN MEMORIAM JACQUES DE DECKER

cela nous rapprochait.

Je t'avais confié l'autre jour ma conviction que nous faisons partie, au sein d'une infinité d'autres, d'une même galaxie d'étoiles qui évolue en groupe et est amenée à se retrouver sans cesse au gré des existences.

Tu n'en doutais pas, nos galaxies voyagent de concert, la tienne a pris de l'avance, mais nous nous retrouverons, on ne sépare pas les galaxies amies, tout est en ordre et tout est bien.

A bientôt Cher Jacques, merci d'avoir été là pour les écrivains, pour les lettres belges, pour nous tous, ta lumière resplendira toujours et continuera de nous inspirer.

Anne-Michèle Hamesse

Écrivain et Présidente de l'AEB



Photographie par Anita De Meyer.

Son rôle dans la ronde...

Il avait, de tout temps, sollicité sa mort
cherchant, avant le terme, à convenir déjà,
des tours et des détours que prendrait ce trépas
sachant que par-delà, manquerait tout encor.
Il savait de toujours, dès l'âge trébuchant,
où il pouvait passer debout dessous les tables
qu'il marchait, droit devant, vers le sort immuable
réservé à l'humain irrévocablement.
Il ne se plaignait pas, se pliait au destin,
il cherchait seulement quel y serait son rôle
refusait d'être objet, victime, simple drôle,
marionnette aliénée aux jeux de ses filins.
Il savait donc très tôt qu'il lui faudrait créer
entre son arrivée et son adieu au monde
sa légende à lui seul, son rôle dans la ronde,
dans cet arpent de temps qu'il pouvait gouverner.
C'est là qu'est ma partie ! découvrirait-il, heureux
de disposer d'un peu de jeu dans l'engrenage
d'un infime fragment, d'une furtive page
dans le grand livre écrit de la plume de dieu.

Jacques De Decker

Mars 2020

Publié avec l'aimable autorisation de Mme Irina De Decker.

*Jacques De Decker,
maître du savoir littéraire
et du commentaire orienté*

par **Michel Joiret**

Relevons l'excellent article de Thierry Fiorilli dans LE VIF du 16 avril 2020 : Jacques De Decker, homme de lettres, homme de l'être. Et par-dessus tout : « Un type bien, Jacques De Decker. » Voilà clairement esquissé, le juste profil d'un homme de culture qui se passionnait pour la vie des gens et qui se nourrissait de chacune de ses rencontres. Le charme évident de Jacques n'en faisait pas pour autant un accro des mondanités même s'il développait d'exceptionnelles dispositions de communication dans les assemblées les plus hétérogènes. De fait, son affabilité naturelle le préservait des fâcheux et des courtisans : « Quand Jacques De Decker souriait, c'était jusqu'avec les yeux », épingle pertinemment Thierry Fiorilli... On ne pourrait recenser – ni choisir dans l'abondance de l'écrit, les innombrables interventions écrites et orales d'un homme qui ramenait à leurs strates les mouvements et les fluctuations de notre histoire littéraire. La pensée discursive restait intelligible et créative à qui cherchait un chemin d'écriture. Disposant d'un phrasé contextuel mais aussi relié à d'autres langues, De Decker répondait, expliquait, comparait, simplifiait, soucieux de ne trahir ni la question ni le locuteur. Faisant fi des notes qui auraient pu surligner son

IN MEMORIAM JACQUES DE DECKER

propos, il laissait à leur memento, les aficionados du discours préparé et des effets prévisibles. Devant tout public, Jacques demeurait fidèle à sa fascinante mémoire et à son prodigieux pouvoir d'improvisation. L'exercice mille fois répété eût pu susciter l'équivoque : Venait-on écouter Jacques ou ce qu'il avait à nous dire ? Dès lors, il convient de se rappeler combien le théâtre a pu forger la personnalité de l'homme de lettres. On peut penser que l'habit du comédien comme celui du lecteur, ne l'ont jamais quitté. L'une des clés de l'aisance parmi les autres, ou peut-être, le vague regret d'avoir quitté la scène pour d'autres « créations » ?

Par-dessus tout, Jacques aimait la parole digressive. Malicieux et souriant, il proposait à l'assemblée le fruit de ses réflexions et instantanément, s'appropriait la maîtrise du débat... Imprévisible autant que brillant, il confortait son propos d'une rhétorique sans failles, nourrissant *la pensée du jour* d'une argumentation serrée, d'anecdotes appropriées et d'emprunts pertinents... Un authentique régal assorti de séquences jouissives qui suscitaient l'admiration. En parfait humaniste, Jacques De Decker relevait chez les autres les éléments d'appréciation qui lui offriraient le retour d'une pensée démocratique représentative.

L'univers des écrivains lui était familier et il s'interdisait d'entrer dans quelque différend provoqué par le choc des sensibilités créatrices. Tout au contraire, il réservait à chacun un discours où les raisons d'espérer ne cédaient jamais à la tentation coupable d'un repli sur soi.

Jacques n'en était pas moins un être de feu et de passion. La liberté de parole lui était naturelle et imprescriptible ! Requis par sa qualité de Secrétaire Perpétuel de l'Académie de Langue et de Littérature françaises, il a été amené à défendre

IN MEMORIAM JACQUES DE DECKER

les intérêts des écrivains belges trop souvent malmenés par le pouvoir en place. Sans relâche, il revenait sur les défaillances du soutien moral et financier qui affectent la culture. Récemment encore, sa position s'était durcie et il évoquait même « l'entrée en résistance » de l'écrivain... Par ailleurs, comment ne pas épingle l'amour de la scène qui a requis cet homme d'exception ! Passionné au point de me faire part en temps réel de ses réflexions – toujours appropriées – sur une pièce en train d'être jouée au théâtre du Parc ! Car l'une des vertus cardinales de Jacques se fondait sur la volonté inébranlable d'être lui, partout, avec élégance, netteté et même emportement s'il sentait ses valeurs profondes bafouées ou menacées.

La Belgique n'a guère connu commentateur littéraire plus éclairé que lui ! Eugène Ionesco lui-même avait souhaité que Jacques De Decker lui accorde une interview lors de son passage en Belgique ! Lecteur assidu, il réservait les arguments les plus sûrs à ses relations critiques, évitant de blesser la personne tout en soulignant sans faiblesse les imperfections d'un ouvrage. Fraternel et actif, il avait recherché à ma demande, l'ensemble des articles publiés dans LE SOIR à propos de Philippe Sollers. Sollicité par la plupart des écrivains, il se dédoublait de bonne grâce, inquiet de n'être pas au rendez-vous d'une activité littéraire significative. Au jury du Prix du Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Jacques a posé le bagage d'une compétence majeure, d'un souci de conciliation avec d'autres lectures, premier informateur d'une nouvelle qui n'existait pas sans lui, et bien entendu, maître incontesté de la digression intelligente...

Qui peut occuper l'espace en son absence ? Qui inventera à notre intention ce que nous savions déjà ? Car il ne suffit pas d'évoquer Charles De Coster ou Henri Michaux ; il convient de

IN MEMORIAM JACQUES DE DECKER

les faire naître à notre curiosité, d' « incarner » leur existence avant de lire et lire encore, à haute voix ou dans le secret des chambres, le grand œuvre de la pensée, de la sensibilité continue... Jean Jauniaux me disait : « *Quel gouffre sans lui !* » Le silence déjà... Jacques De Decker relisait Stendhal et projetait de partager une fois encore son enthousiasme... « *Sans lui* »... Ne jamais oublier de lire et de dire, partager la bienveillance et l'alimenter. La leçon mérite d'être retenue.

Michel Joiret



Photographie par Anita De Meyer.

*Dissidente, insoumise,
vassalisée ou subversive ...
La littérature « belge »,
dénotée du bout des lèvres...*

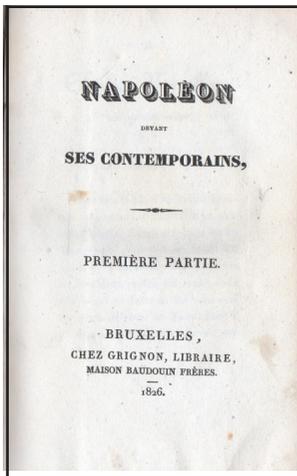
par **Michel Joiret**

Au cours de la décennie 1960-1970, les éditeurs saisis par l'ambiguïté d'une histoire littéraire globale et nuancée se sont fréquemment interrogés – et quelquefois vivement accrochés, sur la « spécificité belge » en matière de belles-lettres. Pendant des années, le frontispice *Littérature belge* a reculé devant un introuvable consensus politique en la matière. Baptisée tantôt *belge*, tantôt *française*, la littérature de nos régions aurait bien fait l'impasse sur son appellation première ! *La littérature belge de langue française*, ou alors : *La littérature française de Belgique...* Et pour chaque option, ses intellectuels déterminés voire radicalisés, ainsi que ses dialecticiens militants. Le malaise éditorial n'était pas fortuit. La Belgique *historique* n'a probablement jamais suscité de véritable consensus politique et il a toujours été complexe de démêler nos liens de vassalité avec la langue française et les irréductibles pulsions libertaires que les années d'occupation ont pu générer dans nos régions.

Le passé identitaire de la Belgique n'est évidemment pas inféodé au chahut de l'épopée bonapartiste mais les conquêtes de l'Empereur ont bouleversé la carte de l'Europe, et, dans la foulée, provoqué à terme une cristallisation de nos sensibilités divergentes. Au lendemain de la débâcle française en 1815,

les puissances victorieuses décidèrent de restructurer l'Europe en poursuivant un double objectif : instaurer un équilibre entre les cinq grandes puissances : l'Angleterre, la France, la Prusse, l'Autriche et la Russie et ériger une barrière protectrice destinée à prévenir le retour d'un éventuel impérialisme français. C'est ainsi que fut créé le Royaume des Pays-Bas réunissant, sous le sceptre de Guillaume 1er d'Orange-Nassau les neuf départements réunis (anciennes provinces belges) et les Provinces-Unies (*Provinces-Unies* est le nom usuel donné à la république des Sept Provinces-Unies des Pays-Bas, formée par la sécession en 1581 des sept provinces septentrionales des Pays-Bas espagnols). Le nouvel État fut officiellement reconnu par le Congrès de Vienne le 9 juin 1815. Les Belges devaient, une fois de plus, se soumettre à des décisions qui avaient été prises hors de leurs régions – comme de leur réalité sociale, sans tenir compte de leurs aspirations. Il ne leur

faudra cependant que 15 ans pour bouter le feu à ce « *mariage de convenance* ».



(Fig. 1)

Napoléon devant ses contemporains, édition bruxelloise parue la même année que celle de Paris. Quelques sources attribuent l'ouvrage à Lucien Bonaparte, deuxième frère de l'Empereur.

Pris dans un étau politique, l'imaginaire singulier des Belges ne pouvait donc s'épanouir librement, d'autant plus que les modèles de la France littéraire n'ont cessé d'accréditer l'idée que l'identité de langue pouvait fidéliser les artistes à une même réalité expressive. Le malentendu ne faisait que commencer. La littérature fut envahie – surtout jusqu'en 1850, par un romantisme édulcoré.

DISSIDENTE, INSOUMISE ...

L'influence de Victor Hugo, d'Alphonse de Lamartine, le goût immodéré pour la bluette, puis l'admiration croissante pour les envolées balzaciennes, donnèrent désormais le ton à une modélisation suave, inconsistante, insipide et modestement – ou faussement inspirée...

Par ailleurs, divers mandataires politiques, bourgeois nantis et intellectuels souhaitaient que le jeune royaume se dotât sans tarder d'une littérature nationale. On suggère dès lors que les œuvres prennent pour thème quelque aspect de la *Belgique* ou de son histoire, et l'on accueille avec une bienveillance injustifiée les récits d'inspiration patriotique, les vers convenus et d'une rare prévisibilité ainsi que les instantanés – généralement empruntés au monde rural ou au tout-venant de la romance sentimentale. ^(Fig. 2)

| | |
|--|---|
| <h3>LES BELGES,</h3> <p>POÈME,</p> <p>Contenant le précis de leur Histoire, l'exposition de leurs progrès dans les Arts et les Sciences, le tableau de leur génie et de leurs moeurs, depuis l'origine de la Nation, jusqu'à nos jours.</p> <p>Ouvrage accompagné de Remarques historiques, tirées des meilleurs Auteurs.</p> <p>Par Mr. LE MAYEUR, né Belge.</p> <hr/> <p><i>Æterna, Belgæ, nomen patris Laudata factis, militis, militie Mora laborantis, Sedula, (Quæcumq; familia auti illis servus) Tardari cœcum. Scilicet ardua Quæ non Olympo gloria nuntia, Fulgens non est, et cœlestis Pœnis opem citharætempo vauit. Walleri. lib. 11.</i></p> <p>A BRUXELLES, DE L'IMPRIMERIE DE LA V. LEMAIRE, LIBRAIRE, RUE DE L'IMPÉRATRICE, N.º 615.</p> <hr/> <p>1812.</p> | <h3>CHANT PREMIER.</h3> <p>JENTREPRENS dans ces vers de chanter ma patrie, Notre histoire, nos arts, nos mœurs, notre génie: Enfans de la Belgique, écoutez mes accens: Pour l'oreille d'un frère ils sont intéressans. Ne les entendez point avec indifférence, Peuples qui loin de nous reçûtes la naissance; De notre nation vous ignorez le prix. Bientôt, grâces au Dieu qui dicte mes récits, Vous nous accorderez, charmés de nous con- noître, Un regard attentif, et votre amour peut-être.</p> |
|--|---|

(Fig. 2)

Un précurseur du genre dont on lira ci-dessus le début du premier chant. Le poème est accompagné d'abondantes notes historiques dans lesquelles (p. 116) l'auteur peut affirmer que « (...) c'est donc la Belgique qui est réellement le berceau de la monarchie française. » Encore faut-il tempérer cette affirmation puisque, précise l'*Avertissement*, « nous entendons par Belges (...) les habitants des dix-sept provinces, telles qu'elles existaient sous Charles V. Nous y joignons (...) les Liégeois, parce qu'ils sont les anciens Éburons, peuple de la Belgique. »

En conséquence, la production littéraire intra muros ne répond guère aux espérances du lecteur. La poésie, surabondante, est trop souvent ampoulée et affectée, comme si elle n'avait retenu du romantisme que ses débordements affadis. Les moins médiocres sont en premier lieu André Van Hasselt (dont *Les quatre Incarnations du Christ* ne paraîtront qu'en 1867), Théodore Weustenraad (*Le Remorqueur*, 1840 ; *Le Haut-Fourneau*, 1844), auxquels on peut joindre, à titre documentaire, les noms d'Edouard Wacken et de Charles Potvin : leur théâtre et leurs vers connaissent à l'époque un probable succès d'estime, mais ils sont devenus aujourd'hui quasiment illisibles. Dans le domaine du récit de vie et d'histoire s'illustrent Henri Mocke (*Gueux de mer* ; *Gueux des bois*, 1828) et Marcellin La Garde (*Val de l'Amblève*, 1858).

A l'instar de l'art pictural, le milieu du siècle sonne, en littérature, le déclin de l'esthétique romantique. Non qu'elle disparaisse définitivement des oscillations culturelles, bien au contraire ; mais les œuvres ultérieures touchant à l'univers du sensible et de l'histoire réinventée sont plutôt anecdotiques. Il n'est dès lors pas étonnant que la curiosité du public se dilue peu à peu.

En 1856 apparaît *Uylenspiegel, Journal des débats artistiques et littéraires*, une nouvelle revue animée par Félicien Rops, Paul Reifer et Charles De Coster. C'est elle qui en 1857, à propos de *Madame Bovary* (qui vient de paraître en volume), lance le débat sur l'esthétique du réalisme. Émerge alors et se développe généreusement un genre qui se réclame de Champfleury, Balzac, Flaubert, et dont les perspectives sont prometteuses. Dès lors, le *roman de mœurs* prend résolument la relève du *récit historique*. Un bon exemple en est donné par

DISSIDENTE, INSOUMISE ...

Mademoiselle Vallantin de Paul Reider (1862) : rompant avec la respectabilité bourgeoise de sa famille, l'héroïne se livre corps et âme à son amant, ce qui en fin de compte ne lui apportera pas le bonheur si ardemment désiré. Raymond Trousson écrit à son sujet un commentaire adapté et révélateur d'une esthétique aux développements considérables :

(1) Raymond TROUSSON,
« Mademoiselle Vallantin », dans Robert
FRICKX et Raymond TROUSSON,
Lettres françaises de Belgique.
Dictionnaire des Œuvres, vol. 1 : Vic
NACHTERGAELE et Raymond
TROUSSON (dir.), *Le roman*, Paris-
Gembloux, Éditions Duculot, 1988

« Dans un style rapide, précis et sans recherche, Reider a brossé un tableau très juste d'une petite bourgeoisie hypocrite et médiocre au sein de laquelle s'étirole une âme délicate et sensible. Il sait évoquer avec acuité un cadre vieillot, des personnages compassés dans une tragédie domestique sans éclat où, à la précision de l'observation réaliste, il a joint les nuances d'une sobre analyse psychologique » (1)



DISSIDENTE, INSOUMISE ...

Devant les menaces venues de la France, mais surtout de l'Empire allemand, la militarisation du pays s'accroît : instauration du service militaire personnel en 1909 - Albert Ier monte sur le trône la même année -, conscription générale en 1913 pour tous les hommes âgés de 20 ans.

Dans le domaine artistique, la période qui s'ouvre est particulièrement active, notamment en architecture et en peinture. Certes, l'année 1883 voit s'achever le prétentieux Palais de Justice de Bruxelles (Joseph Poelaert). Mais un courant nouveau se développe à partir de 1890 : le « Style 1900 », dit aussi « Art Nouveau », représenté par des architectes créatifs comme Victor Hankar, Henry Van De Velde, et surtout Victor Horta qui construit à Bruxelles la Maison du Peuple. Notons aussi l'apport de sculpteurs de talent comme Jef Lambeaux, mais plus encore Constantin Meunier dont l'œuvre puissante glorifie le travail manuel (*Le Puddleur*, 1886). Quant à la peinture, elle rompt définitivement avec les formules éculées pour se lancer avec bonheur dans des directions nouvelles : relevons les apports de l'impressionniste Théo Van Rysselberghe, qui adopte une lumineuse technique pointilliste, celui de Fernand Khnopff (*Le silence*), éminent représentant de l'univers symboliste, mais aussi les personnalités marquantes de William Degouve De Nuncques, Jean Delville, Léon Frédéric, Xavier Mellery, Constant Montald qui ont contribué à modéliser l'idéal du *socialisme humanitaire* - un rêve plus qu'un projet que couvaient la plupart des artistes de l'époque.

Parallèlement, l'expressionnisme, annoncé par les œuvres profondément originales d'un Léon Spilliaert ou d'un James Ensor (*Entrée du Christ à Bruxelles*, 1888), trouvent un accomplissement notoire dans la première « école de Laethem-Saint-Martin », avec Jacob Smits, Karel Van De Woestijne,

DISSIDENTE, INSOUMISE ...

Georges Minne et bien d'autres créateurs. Le public lui-même est davantage impliqué par la production artistique grâce, entre autres, à des expositions qu'organisent des amateurs comme le « cercle des XX », fondé en 1883, et qui deviendra en 1894 « La Libre Esthétique » – ce dernier cénacle favorisant de multiples échanges avec la France, et contribuant ainsi à la découverte de l'impressionnisme en Belgique.

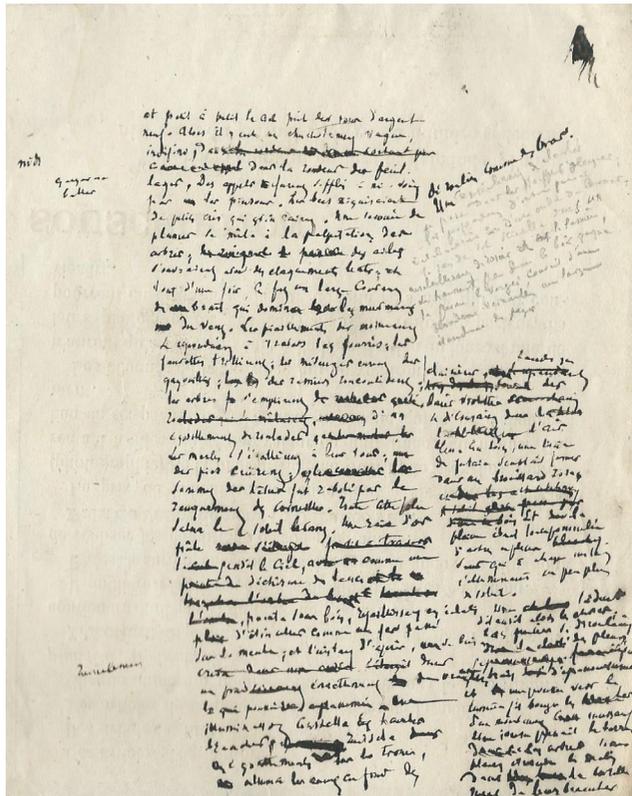
Bien qu'il ne constitue pas en Belgique un mouvement littéraire de première grandeur, le naturalisme y inspire plusieurs œuvres durables. Dès avant 1880, la misère du prolétariat et les luttes sociales interpellent les créateurs. Les thèses d'Emile Zola – *L'Assommoir* paraît en 1877 et son *École*

(fig.3)

« Alors il y eut un chuchotement vague ... »

Feuille du manuscrit autographe d'*Un Mâle*.

Il s'agit de la description du jour qui se lève, par laquelle débute le roman.



de Médan apportent à l' « art social » les assises théoriques qui lui étaient nécessaires. On parle désormais de l'influence de l'hérédité et du milieu, de la prééminence des instincts, du déterminisme de la destinée humaine, de la nécessaire exigence de vérisme dans le corpus d'une description.

En 1880 paraît dans « L'Europe » un feuilleton intitulé *Un Mâle* ^(Fig. 3) et signé par Camille Lemonnier. L'histoire des amours libres entre le braconnier Cachaprès et une jeune fermière nommée Germaine, excite les passions. Le scandale qu'il déclenche réveille la torpeur coutumière du public belge tandis qu'à Paris, la curiosité manifestée par Alphonse Daudet et Joris-Karl Huysmans pour une œuvre audacieuse, marque les esprits. C'est le début du succès – et d'une longue série de romans, parmi lesquels *L'Hystérique* (1885), *Happe-Chair* (1886), *Claudine Lamour* (1893), *Au cœur frais de la forêt* (1900).

Le nom de Franz Hellens est associé à l'existence du périodique : *Le Disque Vert* - une revue représentative de l'efflorescence moderniste des années vingt en Belgique (36 livraisons parues entre mai 1922 et 1957). Le modernisme se manifeste selon des modalités parfois très différentes dans d'autres publications telles que *7 Arts* (Bruxelles) ou *Ça Ira !* (Anvers), pour ne citer ici que deux titres parmi les plus significatifs. Par ailleurs, il existe à l'intérieur de ce champ d'activité copieusement alimenté, tout un système de relations et d'échanges qu'attestent, dans le cas du *Disque Vert*, les fusions successives avec *Sélection* et *La Lanterne Sourde* (la direction de cette dernière se redistribuant significativement entre *Le Disque Vert*, auquel se rallie Vanderborght, et *7 arts*, créé par Pierre Bourgeois).



DISSIDENTE, INSOUMISE ...

Sans doute Franz Hellens se couronne-il lui-même lorsqu'il déclare a posteriori que « Le Disque Vert *semble avoir imprimé sa marque sur toute la période qualifiée "d'entre-deux-guerres", c'est-à-dire de 1921 à 1940* » Certes, la revue n'est pas la seule à se distinguer à cette époque, d'autant que sa période d'activité continue ne couvre en fait que la première moitié des années 1920, et qu'au même moment se développe à Bruxelles une avant-garde surréaliste qui, pour être moins visible, n'en a pas moins exercé une influence décisive dans les milieux littéraires et artistiques avancés.

L'importance historique du *Disque Vert* est globalement liée à la personnalité et au rôle de Franz Hellens, qui en fut de bout en bout le concepteur, le directeur et l'animateur. Moins homme de pouvoir qu'homme d'influence et de réseaux, Hellens a sensiblement mais durablement animé le milieu littéraire belge. Sa présence dans la vie littéraire fut certes constante, mais il est resté dans l'ombre, à l'écart des lieux de pouvoir les plus institutionnalisés et les plus visibles, préférant pratiquer une politique d'alliances multiples et fluctuantes visant à coaliser les écrivains belges autour d'objectifs qu'il jugeait



Henri Michaux (1899-1984).

essentiels. S'ils n'ont pas toujours été clairement définis, ils furent néanmoins articulés autour d'un noyau central inamovible : la réorientation de la production littéraire belge vers la France. Le coup d'éclat du *Manifeste du lundi*, dont il fut l'un des instigateurs en 1937, l'incarne aujourd'hui dans l'historiographie de lettres belges. De fait, la création du *Disque vert* représente la première entreprise collective qui, sous la houlette de Franz Hellens, a totalement inféodé le milieu littéraire belge.

Outre Jean Paulhan, André Salmon et Pascal Pia, qui déterminent, entre autres, ses accents français, la revue peut se flatter d'avoir compté en son sein de jeunes auteurs promis

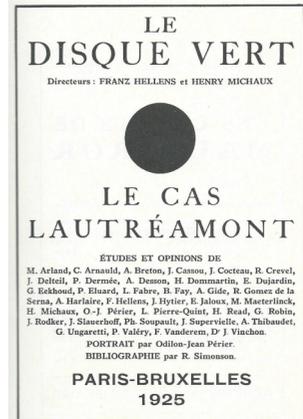
DISSIDENTE, INSOUMISE ...

à un bel avenir, tels Odilon-Jean Périer et surtout Henri Michaux, qui y a fait son entrée très remarquée dans le monde littéraire. *Le Disque vert* peut donc s'enorgueillir d'avoir réussi à coopter, aux côtés de jeunes littérateurs belges, pour la plupart peu connus, des écrivains français déjà confirmés, dont la liste flatteuse atteste du réseau relationnel qu'elle avait établi dans le personnel littéraire d'Outre-Quévrain. Il est dès lors remarquable – et singulièrement novateur, qu'en ce qui concerne ses proches collaborateurs, *Le Disque Vert* puisse fonctionner selon un mode de recrutement essentiellement *linguistique*.

On constate en effet que, à quelques exceptions près, dont celle d'Hellens, les collaborateurs belges assidus à la revue (on entend ici les membres du comité de rédaction et les chroniqueurs réguliers), sont âgés de 20 à 30 ans. On peut donc affirmer

que *Le Disque Vert* fidélise la nouvelle génération. En revanche, le recrutement des intervenants français repose sur des bases toutes différentes : la plupart appartiennent à la génération d'Hellens et sont plus âgés que lui. Tous ont déjà obtenu la reconnaissance de leurs pairs quand ce n'est pas la véritable consécration. Ils affichent les courants littéraires issus de l'esprit nouveau d'avant-guerre (vitalistes ou cubistes, entre autres) et nombre d'entre eux sont les héritiers du symbolisme français qu'on retrouve dans la *Nouvelle Revue française*.

En s'appropriant de la sorte un cénacle de collaborateurs français prestigieux, la revue escompte évidemment un autre type de légitimité que celle visée par une revue ouverte à la jeunesse. Hellens entretient le projet d'établir des relations littéraires franco-belges solides, mais surtout de les exhiber



(2) En 1925, un numéro spécial de la revue littéraire, dirigée par Franz Hellens et Henry Michaux, est consacré à Isidore Ducasse, comte de Lautréamont. On y relève une préface d'André Gide suivie des études et opinions de M. Arland, André Breton, Jean Cassou, Jean Cocteau, René Crevel, Joseph Delteil, Paul Eluard, André Gide, Franz Hellens, Edmond Jaloux, Maurice Maeterlinck, Henry Michaux, Léon Pierre-Quint, Philippe Soupault, Jules Supervielle, Albert Thibaudet, Giuseppe Ungaretti, Paul Valéry.

de manière suffisamment affirmée pour s'imposer, en Belgique, comme l'un des hommes de lettres les mieux introduits dans les aréopages de la littérature française. (2)

Ce double mode de recrutement alimente clairement la stratégie poursuivie par la revue, qui s'affiche comme une entreprise de « *recherche* », attestant dès lors les efforts de renouvellement et de modernité de la jeune génération. Tout en se réservant un espace de synthèse et de réflexion sur les mouvements de la littérature, *Le Disque vert* accrédite l'existence d'une *écriture de langue* et donne en lecture le meilleur de la littérature française.

L'État belge et « sa » littérature nourrissent décidément des rapports difficiles voire conflictuels. Si le manifeste du *Groupe du Lundi* a clairement condamné le régionalisme et récusé les accidents de l'histoire, il apparaît aussi que nombre d'écrivains belges expriment des sentiments partagés par rapport à leurs origines (aversion, fatalisme, désespoir). Traversée par les différents courants qui ont émergé en Europe, la Belgique littéraire ne peut toutefois se réduire à un catalogue de genres et de classifications.

Pour Marc Quaghebeur, l'un des observateurs les plus attentifs du paradigme littéraire belge, « *La langue comble par des tours surprenants pour la France, le manque à être qui signifie la Belgique.* » C'est donc à l'usage d'une langue souple, rocailleuse, perfide, assujettie au cadre de vie mais sensible au ressenti des lecteurs que « la langue scelle le destin de la littérature de Belgique »... et Marc Quaghebeur précise qu'elle le fait « *dans un double mouvement où s'approprient l'aspiration et le rejet, l'amour et la haine.* » Quant au séduisant (et encombrant) voisin français qui

DISSIDENTE, INSOUMISE ...

continue de souffler à nos oreilles la langue de Chimène, il véhicule à qui mieux mieux la fameuse antithèse dix-neuviémiste illustrée par Victor Hugo et Charles Baudelaire : le premier a trouvé en Belgique le confort éditorial qu'il recherchait – le Bruxellois Albert Lacroix laissera son nom à la postérité en tant qu'éditeur des *Misérables* ; quant au second, il a craché son venin dans un calepin de notes vitriolées, submergé par une coulée de haine, dans la solitude de sa chambre à l'Hôtel du Grand Miroir (1864 à 1866) : « *Pauvre Belgique, où il y a toujours les excréments, les chiens vomisseurs et pisseurs* », « *Bruxelles sent le savon noir. Les chambres d'hôtel sentent le savon noir. Les lits sentent le savon noir. On lave les façades et les trottoirs même quand il pleut à flots. Manie nationale...* » Le tableau de sa haine fabuleuse ? « *Il y a ici des femelles, il n'y a pas de femmes... Elles sont toutes blondes, fades, avec des yeux de moutons bleus ou gris à fleur de tête. Elles vous injurient si vous leur offrez un bouquet. Les enfants sont d'une affreuse laideur* ». En marge des commentaires antithétiques énoncés par de tels parangons français, au cœur même du spectre amour-haine, il convient évidemment de nuancer le propos et de conduire au présent tout un train d'humeurs qui défrayent la chronique. D'évidence, les écrivains belges ne sont fiers ni de leur histoire, ni de la gouvernance qui les ignore : « *Pays où l'on parle plusieurs langues mais où l'on a rien à dire dans aucune* » (Pierre Mertens) ; « *Un trou sur la page du monde* » (Claude Javeau).

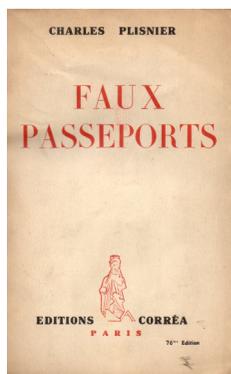
En écrivant *Le bon usage* (1936), Maurice Grevisse a probablement rendu sa dignité à la langue du pays, exploré comme un outil de communication, sinon à sa littérature et à son imaginaire.

DISSIDENTE, INSOUMISE ...

Le *Bon usage*, c'est la grammaire de référence, qui apporte une réponse aux multiples difficultés rencontrées par les adeptes de la langue française. Hors de toute intention doctrinale, elle suggère et archive les différents usages suffisamment répandus pour être pris en considération. Les éditions ultérieures de cet ouvrage majeur inspirent (et rassurent) indubitablement les amoureux de la langue. À la suite d'un retentissant article d'André Gide en 1947, l'ouvrage présenté aux lecteurs comme la meilleure grammaire française, va connaître une diffusion fulgurante qui ne cessera de s'étendre au fil du temps. On notera que les travaux d'André Goosse, héritier naturel du *Bon usage*, ont perpétué l'esprit de Maurice Grevisse. Sans pour cela se prévaloir d'une dogmatique – et très hypothétique « école de grammairiens ». Dans la foulée, Michèle Lenoble affiche aujourd'hui une singulière autorité pédagogique dans l'approche analytique de la langue française.

Il apparaît aujourd'hui que les frontières, fussent-elles territoriales ou linguistiques, ont gagné en élasticité. On les franchit avec plus de désinvolture, en aliénant dès lors ce qui relève de leur charge patrimoniale. La construction européenne a-t-elle réussi à en effacer les lignes ? La question reste posée, surtout quand on prend en compte la primauté expressive, voire, l'adéquation du patrimoine aux cultures voisines.

La réflexion initiale et le distinguo qui touchent à la langue mériteraient d'autres développements. Il y serait question de l'apport décisif des auteurs surréalistes, d'un imaginaire habité par « *le fantastique à la Belge* », de l'impertinence des uns, de la subversion des autres, de la surprise qui suivit le premier Prix Goncourt à Charles Plisnier en 1937, de ces francs-tireurs



Le premier Goncourt remporté par un Belge.

DISSIDENTE, INSOUMISE ...

qui, comme Michel de Ghelderode, ont si généreusement bouté le feu aux convenances, ou l'universel Georges Simenon qui a renouvelé (voire inventé) la littérature policière élevée au rang du roman social et psychologique de haute tenue ; un document qui réécrirait le retour d'Uylenspiegel, porté par le lyrisme baroque de Charles De Coster, une communication qui évoquerait le destin singulier et contrasté des auteurs belges vivant à Paris...

La suite d'une seule et longue histoire en quelque sorte...



Michel de Ghelderode (1898-1962).



Georges Simenon (1903-1989).

Lectures

Carino Bucciarelli, *Singularités*. Paris: éd. L'herbe qui tremble, col. D'autre part, 2020.

Une écriture supplétive et parfaitement cohérente relève les « singularités » d'un monde aux incohérences premières...

Carino Bucciarelli assure la chronique de l'absurde en dénotant au jour le jour les actes manqués des uns, les propos dévoyés des autres ainsi que les impropriétés des mouvements étrangers aux intentions premières... Voilà donc, le superbe et déliquescent glossaire dont nous nous servons pour alimenter nos propos quotidiens, nos promesses de rédemption, nos fantasmes amoureux et le commerce extravagant de nos pitoyables dialogues. Le poète s'inscrit lui-même dans le mal-être initial (et commun) qui corrompt les accents les plus purs. Dans le lacs de situations ordinaires, le canal de la communication est bouché : aucune interception du message, pas la moindre fluidité dialogale, déroutement systématique du propos... Et bien au-delà de la confusion anecdotique où glissent les paroles détachées de leur souffle, s'ouvre pour chacun de nous, un vide abyssal où sombre le fallacieux confort de nos certitudes. Plus d'enfance providentielle, plus d'apprentissages élémentaires, plus de cellules mentales où poser sa fatigue, dispersion des musiques langagières: *«Évidemment le monde je l'ai porté en gestation/ pendant des mois/ puis dans un réduit une remise une cave/ j'ai accouché/ sans crier pour ne pas réveiller les voisins...»* Le poète nous ramène d'entrée de jeu aux questions de survivance et d'utilité:

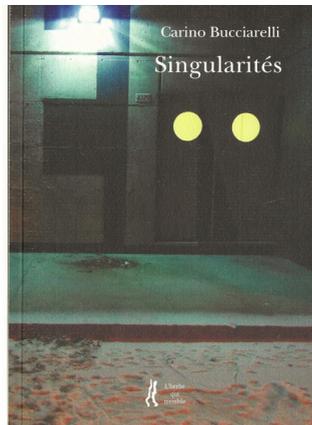
LECTURES

« ... que possèdes-tu à part dans ta poche l'adresse d'un poète mort/ qui lui aussi comme tous les autres/ avait promis de ne plus payer son loyer ». Bien entendu, *Singularités* saisit sans les soumettre à la question, les étrangetés de l'instant et il n'y a guère de finitude dans une telle démarche. À la manière d'un Plume qu'il aurait emprunté à Michaux, Bucciarelli s'étonne, craint de « déranger » et souffre d'être lui en permanence : «*J'ai peur/ maintenant/ viens vite/ plus trace/ de mon empreinte sur le sable...*» L'humour qui suinte de tout ceci, le plus souvent grimace car il n'y a pas de recours à être soi, tout le temps... Les poèmes plus récents (*Dix étincelles* et *Couleurs inouïes*) complètent harmonieusement le choix des pièces : *Quelques visages*, écrits entre 1985 et 1992. Entre le «nonsense», les accents surréalistes qui désintègrent le propos conséquent et un évident « fantastique à la belge », défini par Jean-Baptiste Baronian comme un « *fantastique de réaction (...)* (qui) *s'insurge avec force contre le conformisme et (...)* entretient en quelque sorte une confusion des (...) habitudes » Carino Bucciarelli bouscule systématiquement les aficionados d'un alignement à la norme autant que les adhérents au convenant-convenu... Le poème chez lui est le produit d'une dislocation de la pensée d'autant plus radicale qu'elle fait table rase des principes mêmes de la construction personnelle (apprentissage, milieu familial, fidélité au prescrit, etc.). C'est donc à une véritable révolution qu'il nous convie, soutenu par une aisance narrative confirmée et un goût immodéré pour la formulation paradoxale. L'œuvre de Bucciarelli interpelle et assigne chacun de nous. Sans doute fait-elle remonter, du vivier même de notre enfance, des ambiguïtés de vie et des corruptions sensorielles que nous aurions caviardées sans scrupule. Mais la poésie reste un vertige pour qui la ramène dans ses nasses et l'interroge à l'envi. *Singularités* nous offre le plus sensible et le plus fort d'un poète qui n'a rien désappris de

LECTURES

lui-même mais choisit de se réinventer dans des *postures inversées*, les seules peut-être qui lui permettront d'exister.

Michel Joiret



Carino Bucciarelli, *Quinze rêves*. Ciney : éd. Bleu d'Encre, 2020.

Depuis *Forme humaine*, l'auteur hainuyer réussit, dans le droit fil de Michaux et de quelques autres tombés dans les mailles surréalistes, à faire coexister la réalité et le rêve.

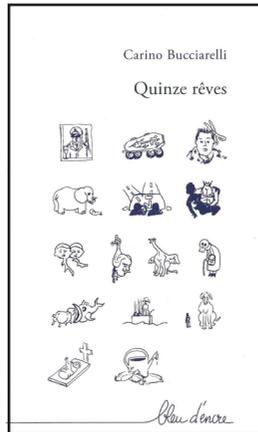
Ici, jouant de la filiation (dont il est redevable) et de l'imaginaire (pour lequel un engouement certain s'est fait de longtemps jour), Carino s'amuse à traquer le cruel, le pitoyable, l'affreux, la peur bleue, les fantasmes (ah! ce militaire russe empoisonné... non, ce n'est point Poutine, désolé), l'invraisemblable réaliste.

"Bleu d'encre" accueille peut-être ici le meilleur de son auteur : dans la densité d'une prose inquiétante, le poète est peut-être plus frappant, plus évident, plus incisif qu'ailleurs.

Voilà, en un petit livret, une pépite bien belge, bien étrange, venue d'une voix qui allie poésie et sombre onirisme !

Bravo à l'auteur.

Philippe Leuckx



Anne-Marie Derèse, *La Belle me hante*. Préf. d'Anne-Michèle Hamesse, ill. de Michel Cliquet. Mont-Saint-Guibert: éd. Le Coudrier, 2020.

Aux cheveux des anges.

L'espace où son désir se cache, la poète le livre aux soins de l'écriture, griffe la page en sourcier des langueurs. Un chant s'élève où monte, plus vive d'ans, la jeunesse viscérale, recrutée de caresses. Demeure la Belle d'entre les cénacles, d'une Bête l'oracle, la morte qui ne peut mourir et pour cela nous hante, intimement reviviscente. Vivre se retrempe des cendres.

Aussi point de nostalgie, d'éloge poussiéreux, mais la jouissance d'un tourment, au pressoir des vies, la crudité d'une ordalie : le verbe toujours est en herbe, la verve macérée de sève.

Ongles qu'on imagine ciselés, cerclés de lait à la serpe des lunes, l'enfant plante au cœur sa griffe, la poète, sa patte enveloppante.

Tragique, elle puise aux agonies une surenchère de vie, renaît de ses brûlures aux antipodes des arts de l'épure. C'est à « la grande santé » chère à Nietzsche, qu'en appelle sa muse. Des cendres encore chaudes, elle revêt le feu sacré, renaît à vivre au chevet de s'éteindre. Ainsi « *la bête pavoise* » sous la hantise, arrache des cris, au tourment des naissances, se hausse aux délivrances.

Rien de fade ni d'effacé chez l'auteure. A l'onglet du verbe, elle sangle le poème, langue de velours mais plume acérée. Prodiges de sensations, riche d'émotions, elle est entière et fastueuse.

C'est à une ripaille de mots qu'elle nous convie à nous repaître. Elle est du sang des martyres dont l'âme aux confins des douleurs est frappée par l'extase, transmue en bénédiction l'épouvante.

LECTURES

La « bête endormie » dans la Belle, d'autant plus belle qu'en elle, plus vivante, la bête s'éveille, c'est son secret. Telle l'eau, sa voix nous hypnotise.

Hantise et renaissance des comas :

« *odeurs mélangées*

de crypte et d'été pourrissant... » (page 27)

« *Elle dormira le temps de réparer*

son corps avec le miel coulant de la ruche ». (page 27)

Ni renoncement, ni résignation. Jusque dans la maladie, elle poursuit un idéal, une utopie de vitalité.

« *Dans le couloir de l'hôpital*

Elle allume les regards »

« *Les béquilles essaient*

une danse tremblante » (page 33)

« *perchée sur des talons aiguilles* » (page 33)

Forte de sa féminité, au feu des parfums, elle renaît de ses cendres.

Elle est, d'entre les femmes, l'infirmière, l'amante, la parturiente :

« *... de celles qui s'ouvrent*

de celles qui poussent,

expulsent, crient et pleurent de joie » (page 35)

Aussi bien que la douleur, la joie la saisit :

« *Je suis de celles qui pieusement*

serrent la volupté de demain » (page 35)

Est-elle la Belle qui la hante, la Bête qui demeure en charge d'âmes, l'Ève et la Dame ?

Elle est genèse, recrachant haine et mort, ne veut connaître que les poisons voluptueux.

Elle est la parfumée pour être plus que nue. Elle est en pitié des maux dont les hommes se lacèrent, dont ils scarifient l'enfant au berceau de sa mère.

Mais toujours dans l'éternel retour :

LECTURES

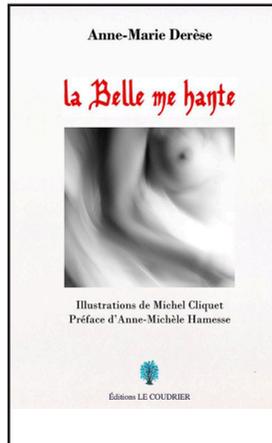
« *Le printemps bat des cils
Les morts se rendorment
dans le manège d'avril* ». (page 46)

Le désir de vivre délivre les morts eux-mêmes d'être morts dans le souvenir. Vivre à travers eux nous veille.

Elle est reine des abeilles, l'amoureuse intrépide, témoigne de la ruche des temps, de femme en femme, chantre d'une féminité ininterrompue. Elle est fière aède, d'un verbe haut nous confie la fine résille.

Charnelle et fervente, elle a gardé le goût des rituels baroques, de la profondeur des nefes où tonnent les grandes orgues, de leur dramaturgie : les velours, les encens et les piétras incendiaires, l'oratoire, les souffrances qui mènent à la délivrance, toute naissance étant une renaissance, la traversée des douleurs et la résilience lyrique.

Jean-Michel Aubevert, avril 2020



**Yvon Givert, *Urgent recoudre*. Préf. de Daniel Charneux.
Châtelineau: éd. Le Taillis pré, col. Ha!, 2020.**

Qu'un grand poète soit réduit à noter ses publications sous la bannière "chez l'auteur" est une insulte à l'art, à la reconnaissance d'un talent; c'est dire que les éditeurs de 1974 à 1983, sont passés à côté d'un immense poète !

Yvon Givert, de 1974 à 1983 a publié "chez l'auteur" nombre de livres de poésie, et quelle poésie, grands dieux de la poésie ! Dense, compacte, charnelle, pas hermétique pour un euro, pas expérimentale pour un sou de lecture, non, de la vraie poésie.

Et dire que cet auteur, déjà souffrant, a dû souffrir ces silences éditoriaux ! ça me fait penser à la notation de Bernard Bretonnière, dans un article élogieux, chez poezibao, de Lucien Noullez, qui déplorait que son auteur ait dû s'autoéditer ! *Les travaux de la nuit* du grand Lucien Noullez rejoignent les "grands silences" de Givert : deux grands poètes, certes. Depuis, Corlevour a édité, pour le meilleur, notre poète de *Tout peut commencer à trembler*. Ce n'est pas du rattrapage ! Vive la reconnaissance !

Dans la nuit aussi de sa composition, Givert a accompli des miracles. Comme le disait Tarkovsky, le cinéaste fils de poète, la liberté naît d'une terrible contrainte. Engoncé dans sa fragilité, Givert a resplendi par sa poésie. Dur de subir dans son corps/coeur l'infirmité de naissance, mais quelle beauté de l'expurger cette douleur par le verbe.

Urgent recoudre, beau titre, quand les échéances fatales s'annoncent, et qu'il faut tout de même consigner avant le meilleur de soi !

LECTURES

Les sections du livre disent combien "sueur et sang", "nudité", "orties", "reflet" délivrent leur monde de fragilité.

"Je crie à bouche fermée
Je bague des idées sauvages
Je lance des cerfs-volants" (p.34)
"Messe dite
le village retourne à la léthargie
les mots venimeux se mêlent aux cigares" (p.68)
"Silences conquis
Barrières muettes
L'île sur le lac s'immobilise" (p.97)
"Nous avons sucé l'écorce
goûté l'amertume avec ravissement" (p.117)

Yvon Givert, comme O.J. Périer, A. Chavée, Lucien Noullez, J. Vandenschrick, H. Falaise, M. Kinet, J. Izoard, - à l'aune de la citation d'Achille, Hainuyer aussi, de toutes les rues Ferrer du monde, et de La Louvière - "Un jour, je n'entrerai pas à l'Académie " ! - est des très grands, forcément ignorés, parce que débordant de toute balise rassurante : le nom, le succès, la capitale, la fonction - ah! oui être fils de grand peintre ou d'une grande famille d'aristocrates, pauvres plébéiens ! - , la facilité ; c'est si facile , Yvon, quelle gloire de n'être le fils de personne (et ce père-sonne, cette mère-somme étaient précieux !), quelle gloire d'être enfin reconnu quand les thuriféraires de la petite histoire vous ont laissé si peu de place parce que vous étiez poète, Borain, non de la capitale, ah ! si tu savais Yvon, comment la coterie protège et élimine ! I Ne jamais oublier comme le disait notre grande Anne Sylvestre : "il n'est bon bec que de Québec", je dirais il n'est bon bec que de Liège et de Bruxelles.

LECTURES

Cher Yvon, ton livre, que je lis, posthume, quel bien de poésie il me fait, parce qu'il est venu d'une source impayable, celle de la naïve grandeur des grands qui s'ignorent. Pas de ces académiques qui s'autocongratulent à grands renforts ! Et qui ignorent les grands !

Parfois, je m'en veux de lire, parce que la lecture, depuis quarante-cinq ans, m'a rendu aigu en termes d'injustice.

Yvon, je te rends justice . Enfin !

Daniel Charneux t'a rendu justice, d'emblée.

Paul Roland, par ses articles, t'a rendu justice, de longtemps !

En toute humilité, je voudrais te rendre justice pour tes beaux vers. Qu'il me soit permis de te rendre hommage, toi l'exclu de la santé, toi l'exclu des coteries de gros bourgeois gras et ignares.

Pas gnangan pour un franc, notre cher Givert, c'est-à-dire un anticarême absolu. La poésie ne peut être bêtifiante, comme si les lecteurs étaient des tarés, Givert nous rend lecteur adulte, accompli : il note sa survie dans un monde de brutes ! Il consigne l'impensable : ce qui déroge à la gloire, à l'exception, au brillant, à la formule; il consigne le vrai, le peu, le minime.

Et il y est extraordinaire de justesse :

"L'auréole me tombe du crâne dès que je me penche"
(p.45)

"Le ciel a goût de sucre

On lècherait les arbres" (p.105)

"Les lèvres saignent d'un mot coupé" (p.53)

LECTURES

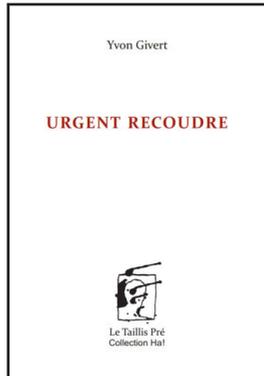
Né en 1926, décédé en 2005, Yvon qui voulut être médecin, et qui ne le put à cause de son infirmité, vécut chez lui, avec Clem - qui lui survécut quatorze ans -, pour et avec la poésie.

Ses poèmes attestent d'une acuité d'âme, et de langue : aucune scorie ici, rien que du vrai, du bref, du neuf, tendu, nerveux, vraiment poétique, sans pose, sans clinquant.

Il y parle, rarement de lui, foin chez lui de l'égotisme, de la rumeur quotidienne; il évoque le "désenchantement", "ta langue au fond du cornet", ce qui "s'écarte par un sentier en pente".

C'est un très grand. J'aime à le répéter, après nos chers Paul Roland, critique et poète de renom, hainuyer, et Daniel Charneux.

Philippe Leuckx



Pierre Morlet, *Où va la lumière morte ?* Toulon: éd. La Trace, col. Texte, 2020.

Une erreur lors d'un envoi de fichier a conduit, dans notre numéro de mars 2020, à la publication d'une version tronquée de la lecture par P. Leuckx de l'ouvrage de P. Morlet. En présentant nos excuses aux personnes concernées, nous en donnons ici la version correcte.

Dans la veine du roman historique chère à Yourcenar (*Les mémoires d'Hadrien*) ou à notre cher Wauthier trop tôt disparu (un beau roman chez M.E.O sur Romulus Augustule, dernier empereur romain d'Occident, tombé en 476), Morlet propose une plongée dans les derniers soubresauts (avant la chute finale) d'un empire romain déclinant.

La belle présentation de l'ouvrage (languettes de blanc écru et de rouge sombre), avec rabats, du magistrat aujourd'hui retraité invite certes à la lecture d'un ouvrage, préfacé par Anne-Michèle Hamesse.

Ces nouvelles allient sens descriptif de l'histoire et portraits hauts en couleurs de notables, artistes, citoyens, exclus de la société d'alors.

Cinq prénoms, Marcianus, Tranquillus, Maximinus, Hypathios, Apollios, offrent leurs titres à de sombres narrations, où l'amour est parfois « un rai de lumière » dans la ténèbre. Les empereurs se succèdent à un rythme effréné et les intrigues vont bon train. Rome n'est plus dans Rome, le latin plus vraiment celui que défendaient Horace, Virgile et le divin Auguste. Les siècles de déclin ont entamé langue, pax romana et belle assurance.

D'une époque trouble (celle des Gallien, Numérien, Valérien, Trajan Dace...) les nouvelles de Pierre Morlet dessinent le ban et l'arrière-ban d'un régime qui se délite,

LECTURES

même les évêques ont tout intérêt à se renier pour échapper aux dures sanctions de l'Etat qui impose religion ou superstition ou encore cour des mystères de Mythra.

Une grande documentation sert de soubassement à ces histoires, qui tirent aussi parti d'une langue très classique, émaillée de références militaires, religieuses, politiques. On sent que Grimal, Carcopino ont pu nourrir l'écrivain débutant, un premier livre à plus de soixante-dix ans !

Les destins des personnages broyés par les conventions, les tabous, les « castes » agissantes, se closent, chaque fois, sur cette quête de la lumière. Métaphore s'il en est de la société décadente d'alors, juste reflet de certaines pratiques d'aujourd'hui, guère réécrites. L'histoire ressasse. L'histoire se répète et les exclus d'hier sont nos esclaves d'aujourd'hui.

L'auteur, toutefois, souvent cinglant (ses portraits lacèrent), ne verse jamais dans un moralisme qui ferait de ces nouvelles la matière d'un prétoire voire d'une démonstration.

La guerre y est montrée certes avec toute son absurdité ; l'esclavage et la « grande évasion » de deux forçats montrent à suffisance que les bourreaux sont parfois aussi du côté des exclus.

L'écriture, parfois assez naturaliste («il m'a étreint de ses bras grassouillets – il puait le musc tel un bordel – et a beuglé»), reconstitue l'époque avec ses dérives, ses abrutis sans culture, le latin parlé à la sauvage, la violence inouïe, les ombres maléfiques... J'ai un faible cependant pour les deux dernières nouvelles (Hypathios et Apollios) qui montrent de l'intérieur les affres d'un pouvoir sans aucune borne. On déleste, on pille ; on supprime la religion de l'autre ; on manipule le pauvre comme on tacle.

Reste à savoir si la lumière peut sourdre du néant imposé. À moins qu'on ne dénie toute trace spirituelle.

Philippe Leuckx



Lucien Noullez, *Tout peut commencer à trembler*. Clichy, éd. Corlevour, 2020.

Du tremblement (de la langue, du cœur) naît la poésie, et chez Noullez, elle prend la forme nécessaire de petits conditionnements : blocs et gouttes de sens, manières de fables parfois cocasses, souvent graves, toujours légères, puisque la primauté est donnée aux images et aux étranges rapprochements, sans omettre la musique qui fournit à son auteur des "tremblettes".

Les thèmes, et Dieu n'est jamais loin : Dieu au "confessionnal" qui tance doucement l'audacieux Lucien; Dieu qui "est passé dans (son) sommeil", et même le "Dieu" "qui a commencé le monde" : manière d'apologue, puisqu'il faut "commencer à trembler" ou "à écrire" : ce qui relève du même.

Rien n'est donné, rien n'est stable, rien n'est définitif, et cependant, la langue s'invente "beaucoup de chemises dans le ciel", se "donne le temps de comprendre", et parfois elle croise le filial et le poétique :

"Une langue sous le terril.
Les morts ont une bouche noire;
Que faisons-nous de mieux
dans le poème?" (p.64)

Le poète salue la "petite patate", "la colère d'un petit garçon", désire "s'éteindre" mais "je ne trouve pas le bouton" : à l'ordinaire de la vie, avec ses chagrins, ses peurs, ses hésitations, le poète greffe la chance du poétique, celle qui donne des ailes au convenu, déroge à la banalité, "s'envole", et cette poésie ne nous garantit pas d'être sauvé, en dépit de sa légèreté aérienne et cocasse :

LECTURES

"Je vais mourir.

Comme tout le monde, me direz-vous.

D'accord, mais je ne suis pas tout le monde" (p.60)

L'auteur de *L'ouïe fine* (Phi) se donne dès le premier texte un "précepte" d'écriture : avant que d'écrire, encore faut-il "ranger" son cœur, sa table d'écriture. Il y a de quoi, dès la troisième page, les "morts" s'amoncellent et le "gros chagrin" déborde, qu'il faut corseter, d'humour, de finesse, d'invention; à ce trop "de morts" les poèmes répondent par salves de vie : le parfum des "épices du Pakistan" qui s'invite chez le marchand ou l'"accordéon" qui redonne vie et vitalité aux poumons engorgés.

"Un jour je n'irai pas au Paradis" : Lucien s'est souvenu de Chavée "Un jour je n'irai pas à l'Académie" : clin d'œil venant de quelqu'un qui n'aime pas trop les chaînes de la notoriété !

La musique et l'oiseau; la foi et les doutes; le poète "sans ailes"; le poète qui ouvre la fenêtre sur le boulevard et consigne le réel qui lui tombe sous les yeux; le "vous" souvent convoqué comme ami, témoin, anonyme; un univers se décrit là, simple parce que profond de promesses au sein de la difficulté, parce que la voix qui s'énonce là, identifiable par ses petites grappes de saillies intelligentes et gravées au sceau de l'humour, relie le lecteur aux préoccupations universelles de quelqu'un qui a pris le pli et le temps d'écrire, non sur soi, mais autour de soi, dans l'enfilade des jours et des peines : la pulsation du vivre, l'ombre de la perte et des morts, l'éclat de l'oiseau quand manque la lumière et cette musique d'une poésie sautillante comme un cœur.

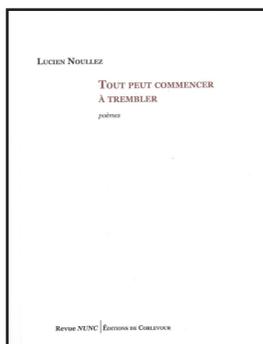
Un très grand livre.

LECTURES

L'édition, avec rabats, très soignée (le rouge du titre en léger décalage), de ce dix-huitième livre de poèmes, en trente-cinq ans d'écriture, est une vraie réussite.

Lucien Noullez, poète et essayiste belge, né en 1957, est l'auteur de dix-huit livres de poèmes, souvent primés, de trois volumes de *Journal* et d'un récit. Citons : *L'ouïe fine et autres poèmes*, *Sur un cahier perdu*, *Les travaux de la nuit*.

Philippe Leuckx



Activités de nos membres

Nous sommes au deuxième trimestre de l'an 2020. Toute la Belgique est confinée par les légions du Corona. Écrivains, poètes, dramaturges et romanciers, tous se doivent de rester chez eux. Alors, finies ! séances dédicatoires, finies ! lectures incantatoires, finies ! remises de prix...

Fini ?

Non ! Car quelques irréductibles résistent encore et toujours au coronavirusseur...

*Christopher
Gérard*

Le 25 avril 2020, Christopher Gérard a publié un hommage à Jacques De Decker, « lecteur amical », sur le site français «Causeur».

*Daniel
Salvatore
Schiffer*

Le 26 mars 2020, Daniel Salvatore Schiffer a publié un article, *Penser le monde au temps du Coronavirus* à la une du site du journal « Le Soir ». Ce même article a été publié, sous le titre *Mortelle civilisation*, sur les sites français de Mediapart et Agoravox. Le 6 avril, il a publié une tribune sur Raphaël à la «une» du site Agoravox, à l'occasion des 500 ans de la mort du peintre. Le 13 avril, au lendemain du décès de Jacques De Decker, il a publié un texte intitulé *Hommage à Jacques De Decker, mon humaniste frère d'âme* sur le site Agoravox. Ce texte a été repris le même jour sur le site du journal Le Soir. Le 5 avril 2020, sur Musiq 3, l'émission « À portée de mots » été consacrée à son récent ouvrage, *GratiaMundi – Raphaël, la*

LECTURES

Grâce de l'Art (éd. Erick Bonnier, Paris). Le vendredi 24 avril, il a publié à la une du site de la Libre Belgique un texte critique, *À l'alarme citoyens, la démocratie malade est en danger*. Le 2 mai 2020, il a publié une tribune libre intitulée *Une mortifère déshumanisation au pouvoir* sur le site Agoravox. Le 15 mai 2020, il a publié une tribune, *Coronavirus – Le masque du confinement*, inspirée par les écrits d'Emmanuel Levinas et Michel Foucault, à la une du site du journal Le Soir.

Le 27 avril 2020, sur le site de l'Académie Royale, Myriam Watthee-Delmotte a publié une vidéo-conférence dans laquelle elle évoque *Antigone, le besoin de rites pour nos morts*. Le 6 mai 2020, dans l'émission radio « Par ouï-dire » de Pascale Tison sur RTBF-La Première ont été lues plusieurs lettres imaginaires à un écrivain, vivant ou non, d'ici ou d'ailleurs, qui ont donné confiance et amitié, avec qui l'on dialogue : on a pu y entendre, entre autres, celle qu'elle a destiné à Henry Bauchau.

*Myriam
Watthee-
Delmotte*

Prix littéraires 2020

L'AEB remettra deux prix littéraires en cette année 2020: le Prix **Constant de Horion** et le Prix **Emma Martin** (consacré, cette année, à un recueil de poèmes).

Les candidatures doivent parvenir, en 3 exemplaires, au secrétariat de l'AEB **au plus tard le 30 août 2020**.

Merci de libeller l'envoi comme suit: "*Association des Écrivains belges de Langue française / à l'attention de Frédéric Vinclair / Prix [nom du prix présenté] / Chaussée de Wavre, 150 / B-1050 Bruxelles*".

Plus d'informations disponibles sur www.ecrivainsbelges.be ou par mail via a.e.b@skynet.be

PRIX CONSTANT DE HORION

Grâce à un legs du Baron Constant, en littérature Constant de Horion, l'Association des Écrivains belges de langue française attribue tous les deux ans le Prix Constant de Horion. Il récompense l'auteur du meilleur essai d'histoire littéraire ou de critique littéraire consacré à un écrivain belge de langue française ou à un aspect de la littérature belge d'expression française. Ce prix biennal est d'un montant de 1250 euros. La mise en compétition du prix, accompagnée de la publication du règlement, est chaque fois annoncée. Le bénéficiaire doit être de nationalité belge et âgé de moins de quarante ans au moment de la clôture des délais fixés pour le dépôt des travaux. Les œuvres, à soumettre en trois exemplaires, peuvent être dactylographiées ou imprimées ; dans ce dernier cas, elles doivent avoir été publiées au cours de l'année précédant l'attribution du prix. Elles ne peuvent avoir été rédigées en collaboration. Les livres et les manuscrits, accompagnés d'un curriculum vitae détaillé, doivent être envoyés au siège de l'Association des Écrivains belges, chaussée de

Wavre 150, 1050 Bruxelles, avec la mention «Prix Constant de Horion».

PRIX EMMA MARTIN

D'un montant de 1 000 euros, ce prix annuel, dû à une libéralité de Madame Emma Martin, est réservé successivement à un recueil de poèmes, un roman, un recueil de contes ou de nouvelles. L'œuvre couronnée doit avoir été écrite en français, à l'exclusion de toute traduction au départ d'une autre langue. Elle ne peut avoir été rédigée en collaboration ni avoir obtenu un prix auparavant. Son auteur doit être de nationalité belge. Le prix ne sera pas partagé. Le jury est constitué de cinq membres désignés par l'A.E.B. Les recueils soumis au jury doivent parvenir en trois exemplaires, accompagnés d'un curriculum vitae, au siège de l'Association des Écrivains belges, chaussée de Wavre, 150, 1050 Bruxelles. Ils ne seront pas renvoyés aux auteurs.

Échos et informations de nos partenaires de la Fédération Wallonie-Bruxelles:



Académie royale de
Langue et Littérature
française:
www.arlfb.be

Société belge
des auteurs:
www.sabam.be



Centre Wallonie-
Bruxelles Paris:
www.cwb.fr

Archives et
Musée de la
Littérature:
www.aml.cfwb.b



Association royale des
écrivains et artistes de
wallonie:
www.areaw.be

Les midis de la poésie:
www.midisdela poesie.be



Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 34 | JUIN 2020



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE : ANNE-MICHÈLE HAMESSE

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.